

004	UTBM Service communication	Le Monde	11 janvier 2017
		Campus	UTSEUS - Chine - Shanghai - enseignement - international - Universités françaises

De grandes écoles françaises à l'assaut de la Chine

A Shanghai, les programmes à destination des étudiants français et chinois se multiplient

SHANGHAI - envoyés spéciaux

Tandis qu'une campagne officielle cible les « infiltrations idéologiques » dues aux « valeurs occidentales », le président Xi Jinping a sommé en décembre les universités de renforcer les cours de théorie marxiste. Sans menacer, pour le moment, les établissements d'enseignement des pays capitalistes – Etats-Unis, Royaume-Uni et France en tête – qui se développent en Chine depuis son entrée, en 2001, dans l'Organisation mondiale du commerce. Sous conditions. Pour pouvoir enseigner à des Chinois, il faut impérativement que les étrangers nouent des partenariats avec des universités chinoises. L'effervescence règne cependant parmi les établissements français à Shanghai, métropole la plus peuplée (20 millions d'habitants) et la plus dynamique de Chine. Alors que onze grandes écoles ou universités françaises sont représentées à Pékin, elles sont dix-huit dans le bassin de Shanghai et multiplient leurs nouveaux programmes.

Soubresauts

Parmi elles, l'Essca d'Angers vient de fêter le dixième anniversaire de son implantation à Pudong, le « Manhattan de Shanghai », en inaugurant deux MBA, l'un spécialisé dans le marketing et la transformation digitale, l'autre dans la stratégie et la communication dans le secteur du luxe. En février, un programme de formation continue sur deux ans sera destiné en priorité à des entrepreneurs chinois. Cette école de commerce post-bac accueille 300 étudiants par an de son programme grande école, sur un semestre, dans ses locaux régulièrement agrandis. Depuis trois ans, 20 étudiants de l'Essca suivent un double master franco-chinois en affaires internationales à l'université de Fudan et autant d'étudiants de cette dernière passent une année à Angers. « Nous avons démarré modestement à Shanghai, dans un contexte de forte croissance économique chinoise, avec l'objectif de préparer nos élèves à l'énorme marché de ce pays, explique Catherine Leblanc, directrice de l'Essca. Nous avons

géré la relation de près pour qu'elle demeure, y compris dans les soubresauts, par exemple lorsque le président Sarkozy a rencontré le dalaï-lama en 2008, ce qui a momentanément rendu l'obtention de visa plus difficile. Nos activités à Shanghai s'autofinancent depuis un an et demi et nous réinvestissons sur place. » Deux autres écoles de commerce françaises misent de plus en plus sur la clientèle chinoise. L'EM Lyon possède, depuis 2007, un campus à l'université normale de la Chine de l'Est (ENCU), à Shanghai, qui reçoit plus de 1000 élèves par an. Les deux établissements viennent de créer, sur un campus, une école commune, l'Asia European Business School, destinée à former des étudiants en bachelor, puis, dès septembre, en master.

Kedge Business School affiche clairement ses ambitions : « Nous voulons doubler notre activité en

Onze grandes écoles ou universités françaises sont représentées à Pékin, elles sont dix-huit dans le bassin de Shanghai

Chine dans les cinq ans », indique Thomas Froehlicher, son directeur général. Aux cadres chinois, Kedge propose un MBA et un programme de formation continue délivrés avec l'université Jiao Tong de Shanghai. Elle a par ailleurs choisi d'adhérer à un type de structure original, les instituts franco-chinois (IFC), qui proposent un programme licence-master en cinq ans surtout suivi par des étudiants chinois. Ils passent les deux premières années en Chine, la troisième en France, la quatrième en Chine et la cinquième de nouveau en France. Le cursus est sanctionné par des diplômes reconnus dans chaque pays.

Le dernier né de ces IFC, inauguré en novembre à Shanghai, est spécialisé en management des arts et du design. Il associe, outre Kedge, Paris-Sorbonne et l'École supérieure des arts décoratifs de Paris à l'Académie des beaux-arts

de Chine. Créé en 2010, un autre IFC, consacré à la finance, la gestion et la communication, réunit cette année 730 étudiants de l'université Renmin de Chine sur son campus de Suzhou, non loin de Shanghai, 158 étudiants de Kedge et quelques-uns de l'université Paul-Valéry de Montpellier ou de Paris-Sorbonne.

Au total, neuf IFC, dont sept forment des ingénieurs, ont été créés en Chine. « L'idée de ces structures est née en 2004. Le premier IFC a été créé, dès 2005, le groupe des écoles Centrale à l'université Beihang de Pékin », rappelle Jean-François Vergnaud, codirecteur de l'IFC Renming. La même année, les universités de technologie de Belfort-Montbéliard (UTBM), Compiègne (UTC) et Troyes (UTT) se sont associées avec l'université de Shanghai pour créer l'université de technologie sino-européenne. Chaque IFC est codirigé par un

Français et un Chinois. Aucun n'est maître de son recrutement côté chinois, fonction des résultats au *gaokao*, concours national, et de la capacité financière des familles. Les frais de scolarité varient de près de 1200 euros par an pour certains IFC d'ingénieurs à 8000 euros pour l'IFC finance de Renmin, un niveau accessible aux seules classes supérieures. Les IFC sont cependant moins dispendieux que les cursus chinois des universités anglo-saxonnes.

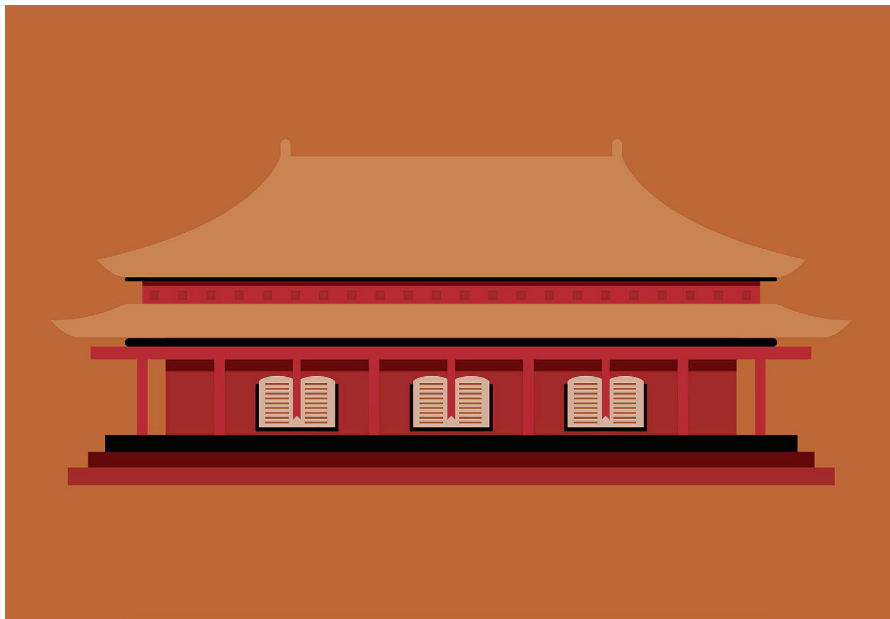
L'école de commerce Skema basée à Nice était l'une des rares à avoir fait cavalier seul, avec son propre campus ouvert en 2009 à Suzhou, une initiative tolérée à condition de ne pas former d'étudiants chinois. Skema vient de changer de stratégie en signant, en avril 2016, un partenariat avec l'université Tongji de Shanghai, pour mettre sur pied trois programmes communs : un MBA et deux masters of sciences.

Grands besoins de formation

Tous ces créneaux sont prometteurs. L'économie ralentit, le marché du travail est tendu en Chine, même pour les diplômés ; une formation dans un établissement étranger dispensée en anglais (ou en français pour les 6000 étudiants chinois formés chaque année dans les IFC) ouvre de bonnes perspectives auprès d'entreprises étrangères installées en Chine ou chinoises à l'étranger. Et les besoins de formation, en commerce ou en ingénierie, sont énormes.

L'idéologie marxiste n'y retrouve peut-être pas son compte. « J'ai découvert en France les images des manifestations de la place Tiananmen en 1989 et une certaine philosophie de la contestation », confie un étudiant chinois après une année à Bordeaux. Dans l'autre sens, Thibault Genatay, ex-étudiant de l'Essca venu terminer son master à Shanghai, y a lancé sa start-up. Il propose notamment une formation de neuf semaines pour apprendre à coder. Un secteur d'avenir dans la métropole dont même les payannes du marché aux légumes acceptent un paiement par l'application d'un smartphone. ■

MAXIME FRANÇOIS
ET MARTINE JACOT



MAGAZ